

LE

# PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. . . . .	2' »
SIX MOIS. . . . .	4' »
UN AN. . . . .	8' »



## Sommaire

Causerie. . . . .	LUCIEN.
Subtiles chroniques : l'Épée. . . . .	G. DE MYRTHE
Nos théâtres. . . . .	X.
Pris au liège. . . . .	HENRI DATIN.
Promis et Promise. . . . .	POTONIE-PIERRE
Sous les lilas (poésie). . . . .	F. J**.
Sans dot. . . . .	H. DATIN.
Un Prince écrivain : William-Charles Bonaparte-Wyse. . . . .	CH. FUSTER.
Violette (poésie). . . . .	J. COURDIL.
Bulletin financier. . . . .	X.

## CAUSERIE

Un de mes lecteurs me pose la question suivante. « Pourquoi a-t-on renoncé aux pièces en quatre ou cinq actes, et pourquoi les pièces qu'on joue aujourd'hui ont-elles invariablement trois actes ? »

Rien de plus facile que de répondre à cette question.

Le théâtre doit s'accommoder aux habitudes du public. Or, à Paris, le dîner ayant lieu généralement à sept heures, on ne se rend au spectacle qu'à neuf heures, de là la nécessité de ne commencer la pièce principale qu'à cette heure, en la réduisant en trois actes pour en abrégier la durée afin que la représentation puisse se terminer vers minuit.

De Paris, cette habitude s'est répandue en province. A Lyon, les stalles et fauteuils ne sont complètement occupés qu'à neuf heures, même au Grand-Théâtre où les grands opéras, toujours très longs, commencent d'ordinaire à huit heures.

Cette coupe en trois actes d'une pièce, qui oblige les auteurs à se condenser est du reste excellente. Le premier acte est consacré à l'exposition, le second au développement de l'action, le troisième au dénouement.

On n'a pas encore appliqué, qu'on le remarque, cette coupe en trois actes aux drames, qui continuent, comme par le passé, à avoir cinq actes avec un nombre incalculable de tableaux, c'est que le public du drame ne ressemble pas à celui de la comédie ou de l'opérette. Je ne sais à quelle heure il dîne, mais ce que je sais, c'est qu'il se passera volontiers de dîner pour arriver au théâtre « avant que

les chandelles soient allumées. » Jamais cet excellent public ne trouve une représentation trop longue. J'ai vu parfois le dimanche certaine soirée, — où l'on jouait deux drames soit dix actes, — qui commencée à six heures du soir, se terminait à une heure du matin, sans qu'aucun spectateur ait quitté sa place.

Puisque une représentation de drame ou de comédie ne saurait avec nos habitudes nouvelles commencer qu'à neuf heures, il importerait d'en abrégier la durée en réduisant au strict nécessaire la longueur, souvent démesurée des entractes. Une soirée passée au théâtre est une distraction qu'il ne faut pas transformer en fatigue en mettant les spectateurs dans la nécessité de se coucher à une heure du matin, surtout dans notre ville où les spectateurs ne sont pas des oisifs, mais des laborieux obligés d'être à sept ou huit heures du matin qui à son comptoir, qui à son magasin.

J'ai fait souvent cette observation à M. Dalbert, directeur des Célestins qui, dans une circonstance particulière, m'a prouvé par son propre exemple que j'avais raison.

Certain soir j'avais pour voisin de stalle au Grand-Théâtre, M. Dalbert. Le rideau se baissait à minuit sur l'avant-dernier acte.

— Minuit ! s'écria M. Dalbert. Filons vite, ajouta-t-il, en s'adressant à la personne qui était avec lui.

Et comme cette dernière faisait quelque objection :

— C'est impossible, poursuivit-il ; je serais éreinté. Il faut que je sois à sept heures demain matin à mon bureau.

Eh ! bien, songez aussi, mon cher Dalbert, que vous n'êtes pas le seul à Lyon dans l'obligation de vous lever à sept heures du matin. Ils sont nombreux ceux qui, comme vous, sont dans la nécessité de se rendre à leur travail à une heure matinale, et c'est de ceux-là dont vous devez surtout vous préoccuper parmi les spectateurs se rendant à votre théâtre. Ils vous sauront un gré infini de n'avoir pas à payer le plaisir de la veille par une lassitude du lendemain.

Il y a — à la saison nouvelle — une petite réforme à faire à ce sujet, elle consiste tout simplement en ceci : ne commencer jamais et sous aucun prétexte, la pièce principale après neuf heures, et abrégier le plus possible les entractes.

A Paris — à cause du départ des trains de chemins de fer dits de théâtre, — même à

l'Opéra, jamais le spectacle ne se termine après minuit.

Est-ce que ce qui se fait à Paris ne peut pas se faire à Lyon ? Puisque nous avons emprunté à Paris l'habitude de commencer la représentation à neuf heures, empruntons lui aussi celle de terminer à minuit au plus tard le spectacle.

Un autre de mes lecteurs me pose la question suivante : « Aimez-vous les décadents ? »

Je n'ai pas une seule hésitation à répondre. J'ai les décadents en horreur.

Ce qui m'étonne c'est que le public des lecteurs n'ait pas fait promptement justice de cette prétendue littérature qui substitue le charabia au français.

Je m'en étonne d'autant plus, que jamais on n'a écrit avec plus d'élégance, plus de correction et un plus pur style qu'à l'heure actuelle. Il vous est arrivé comme à moi, en parcourant un de ces journaux comme le *Figaro*, le *Gaulois*, le *Gil Blas*, etc., ayant encore quelques soucis de la littérature, d'être frappé et charmé par la forme littéraire donnée à un article, signé le plus souvent d'un nom parfaitement inconnu.

Comment cette admirable langue française, si nette, si précise, qu'elle a été adoptée par tous les gouvernements pour les actes diplomatiques, ne suffit pas aux décadents et tous ces gaillards, ont un orgueil et une confiance en eux-même sans limite, ils en inventent eux. Ce n'est pas plus difficile que ça ; mais cette langue ou mieux ce langage est, je le répète, du pur charabia.

Mon spirituel confrère Pierre Bataille a, dans un article publié dans ce journal, donné quelques échantillons de la littérature décadente et vous avez pu juger sur échantillon, que c'était du galimatias double, je dis double, car chaque phrase est un logogriphe que les auteurs eux-mêmes seraient incapables d'expliquer.

Je ne veux pas refaire l'article de M. Pierre Bataille. Je me bornerai donc simplement à deux citations de poésies et de prose de la littérature décadente. Je les emprunte à deux des chefs de la nouvelle école : M. Paul Verlaine et M. Stéphane Mallarmé.

Paul Verlaine le poète s'exprime en ce sens :

En la dentelle où n'est notoire  
Mon doux évanouissement ;  
Taisons pour l'être sans histoire  
Tel vœu de lèvres résument  
Toute ombre hors du territoire  
Se teinte itérativement  
A la leur exhalatoire  
Des pétales de remuement.

N'est-ce pas un pur rébus? Y avez-vous compris quelque chose? Quant à moi, je n'y comprends goutte.

Passons à la prose. Voici en quels termes M. Stéphane Malarmé explique, dans son *Traité du Verbe*, ce que c'est que le Symbole :

« Agitons que pour le repos vespéral de l'émeute, le poète voudrait le site digne qui exhalait vespérement le mot aissagi.

« Or, en quête sous les ramures, il s'est lassé, et la nuit est venue sur la vanité de son espoir présomptueux. Parmi l'air le plus pur de désastre en un plus plaisant lieu une voix disparate, un pin sévèrement noir ou quelque source de trop d'ans s'oppérait à l'intégral. Salut d'amour, et la velléité dès lors inerte demeurait muette, sans même la conscience mélancolique de son mutisme. »

Avez-vous compris davantage? N'est-ce pas du galimatias simple, double et quadruple?

Et je le répète, ces deux emprunts sont faits aux deux écrivains les plus importants de l'école décadente.

Nous ne comptons pas à l'époque littéraire que nous traversons des écrivains de grande envergure comme furent ceux de la période de 1830.

L'imagination fait un peu défaut à nos romanciers, qui par impuissance se sont faits des spécialistes comme Bourget, étudiant chaque sentiment chaque caractère à la loupe, comptant les pulsations du pouls quand on dit : « Je vous aime ». En revanche au point de vue du style, nos écrivains contemporains sont admirables, jamais on a écrit dans un style plus net, plus correct, plus précis; telle nouvelle de Guy de Maupassant, — pour n'en citer qu'un — est un chef d'œuvre, où vous ne trouvez pas une phrase inutile, où chaque mot dit bien ce qu'il veut dire.

Et c'est ce moment que les décadents ont choisi pour inventer leur grotesque littérature. Ils ont été bien mal inspirés. Le correspondant auquel je réponds, me dit qu'il est indigné. Il est bien bon, en vérité. Qu'il calme son indignation, et fasse comme moi : je ne lis point les œuvres des décadents et je m'en trouve fort bien.

LUCIEN.

## SUBTILES CHRONIQUES

### L'ÉPÉE

Assis sur son fauteuil gothique en bois sculpté, dans une des hautes salles de la Vartbourg, le roi Henri songeait, par une claire matinée d'avril, où le soleil riait à travers les branches des arbres renaissants.

Le mystique vitrail de la chambre silencieuse jetait des lueurs étranges sur les tentures éclatantes et les vieilles statues qui se dressaient contre les colonnes eurent un sourire plus attendrissant.

Soudain, la cour extérieure s'emplit de tumulte et d'exubérance! les halberdes frappaient sur les dalles sonores et un long cortège de chevaliers, de prélats, de moines et d'hommes d'armes se déroula sous les voûtes sombres de la vieille résidence monastique. L'heure du conseil royal avait sonné.

Le roi réveillé de son rêve, eut un geste de découragement. Au même instant, le héraut parut sur le seuil précédant la foule des courtisans qui s'inclinèrent devant le maître.

Sur l'invitation de celui-ci, ils s'assirent sur les sièges qui leur avaient été préparés, le

cardinal-primat et le Grand-Electeur aux côtés du roi.

Le conseil s'ouvrit.

Le cardinal majestueusement drapé dans un manteau rouge, s'éleva contre les erreurs qui menaçaient d'envahir l'Eglise. Il s'appesantit sur l'orgueil de la pensée victorieuse, et pria le roi de vouloir bien guérir par le fer les esprits encore indécis dans le choix de la vérité. Il en appela en terminant aux hommes d'armes dont les épées dormaient dans les fourreaux enrichis de ciselures.

Le roi Henri inclina la tête sans répondre. Le Grand-Electeur se leva. Il portait un casque d'acier poli orné d'une plume blanche, et son manteau noir cachait une cuirasse dorée sur laquelle était gravé un blason surmonté d'une couronne ducal.

Il venait, disait-il, de combattre les peuplades insoumises de la Thuringe et les barbares un instant abattus, n'attendaient qu'un moment favorable pour relever la tête. Les chevaliers du roi avaient des glaives et ils n'avaient point d'autre ambition que de les dévouer à son service.

Le moine Uchatius succéda au Grand-Electeur. Il avait, paraît-il, découvert un complot contre la personne royale. Il cita les noms qui étaient les plus considérables de la noblesse, et il adjura le souverain de faire justice en livrant les coupables à la hache du bourreau.

Le comte Marcel de Pise, parla le dernier. Il se permettait de signaler au roi les conséquences désastreuses de sa clémence peut-être injustifiée. Il parla de révoltes sourdes, de compétitions mal déguisées. On s'agitait à l'ombre de l'autel, dans les palais et dans les camps. Il fallait reprendre le sceptre d'une main ferme et faire rouler quelques têtes factieuses sur les marches du trône de Saint-Etienne.

Le cardinal-primat s'était avancé pour lui répondre, il n'en eut pas le temps : le héraut se dressait et frappait avec la main de justice sur la table de marbre où reposait la couronne royale sur un coussin richement brodé.

Le roi se leva : il avait une expression de bonté et de mélancolie empreinte sur sa physionomie tout entière, il promena ses regards autour de lui et s'exprima ainsi :

« Vous avez souhaité, fit-il de sa voix la plus douce, que je tire mon épée étincelante de sa riche enveloppe de velours. Vous m'avez signalé, vous, cardinal, les erreurs de l'hérésie envahissante, vous, Grand-Electeur, l'insoumission latente des peuples anéantis en apparence, vous, moine, la trahison qui me guette à chaque pas, et vous, comte, les compétitions rivales qui vont m'assaillir. Merci à vous, loyaux défenseurs de notre chère patrie, mais ce n'est point l'épée qui châtiara les coupables. Je ne veux point la choisir pour frapper les égarés, les vaincus et les hommes de sagesse chez qui la foi peut-être vacillante. Je ne veux pas que son acier soit souillé dans des compromissions. L'épée, Messieurs, et à ce moment la voix du roi devint vibrante, l'épée, s'écria-t-il, ne doit briller dans les mêlées que pour les efforts sublimes et grandioses. Allez, termina-t-il. »

Le conseil s'écoula, et le roi demeura seul dans la haute salle, eut une larme, qui tombant sur la poignée d'or de son épée, y laissa comme un diamant qu'un rayon lumineux entrant par la fenêtre ouverte, sanctifia par un sourire.

George de MYRTE.

La maison la plus recommandée pour ses produits frais et purs, pour la rapide et bonne exécution des prescriptions et ordonnances médicales, ainsi que pour la modicité de ses prix est l'ANCIENNE PHARMACIE LARDET, PLACE des JACOBINS, LYON. — Prix de faveur à MM. les artistes et les étudiants. — Produits spéciaux pour photographie.

PRIX COURANT SPÉCIAL

## NOS THÉÂTRES

### GRAND-THÉÂTRE

Quand j'ai vu une pièce, je vais assez volontiers au théâtre une seconde fois, non pour la voir, mais pour voir le public dont les impressions sont intéressantes à étudier.

Je suis donc retourné au Grand-Théâtre à une représentation du *Tour du Monde*, et j'ai donné la préférence à une matinée.

Quelle foule, aux galeries supérieures principalement. Il y avait, sans doute, un assez nombreux public aux stalles et dans les loges, mais on devinait par la quantité des bébés et des jeunes filles que les spectateurs de ces places étaient venus surtout pour leurs enfants.

Quant à ceux des galeries supérieures, ils étaient venus pour eux-mêmes. C'est que ces spectateurs, composés en grande partie d'ouvriers, sont encore des enfants pour lesquels le luxe de la mise en scène a un attrait particulier. Ils se pâment d'admiration devant un beau décor; ils sont pleins d'admiration pour les costumes pailletés d'or; et c'est à eux surtout qu'on peut appliquer ces vers de La Fontaine :

Si Peau-d'Ane m'était conté,  
J'y prendrais un plaisir extrême.

Quel excellent public! Ce n'est pas lui qui, comme nous autres critiques, cherche la petite bête. Il est venu au théâtre pour s'amuser et il s'amuse franchement.

Dans le *Tour du Monde*, c'est Passepartout qui est son idole; à peine aperçoit-il le bout de son nez qu'il rit à l'avance des plaisanteries qu'il attend de lui. La situation se complique-t-elle? il n'en est pas ému, convaincu que Passepartout la sauvera, et que le traître — représenté dans la pièce par le détective — sera joué, berné et battu.

Elle est cependant bien vieille cette pièce le *Tour du Monde*, et il y a bien peu de personnes qui ne l'ait vu joué. Comment donc expliquer son perpétuel succès? Je ne m'en charge pas. Il en est des pièces de théâtre comme des livres : *Habent sua fata*.

Si M. Poncet m'avait consulté avant de monter le *Tour du Monde*, je lui aurais fait inévitablement l'objection que c'était un ouvrage bien usé, et je suis obligé de reconnaître, en présence du succès obtenu, que j'aurais absolument eu tort.

On raconte que parfois aux répétitions, on faisait à Scribe l'observation qu'il s'était déjà servi dans une pièce précédente de tel mot qu'on retrouvait dans la pièce nouvelle.

— A-t-il fait de l'effet, répondait le vaudevilliste?

— Beaucoup.

— Alors il faut le conserver, car les mots qui réussissent sont toujours rares.

M. Poncet a probablement, à propos du *Tour du Monde*, tenu le même raisonnement. Il a estimé que puisque cette pièce a toujours réussi, elle devait réussir encore une fois.

L'événement lui a complètement donné raison.

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Tandisque, au Grand-Théâtre, ce sont toujours pour le *Tour du Monde* les galeries supérieures qui sont bondées et que c'est aux stalles seulement que se remarquent quelques vides, aux Célestins au contraire, pour *Miss Helyett*, les spectateurs des galeries supérieures sont clair-semés et, après le lever du rideau vous ne trouveriez, ni pour or ni pour argent, un seul parterre. Chaque théâtre a bien on le voit, son public spécial.

Seulement il en résulte (ce fait, en ce qui concerne les Célestins, dont je parle, qu'on ne fait jamais qu'une demi-recette, de telle sorte que *Miss Helyett*, tout en étant un succès aussi complet qu'on pouvait l'espérer, ne donne pas au point de vue financier les résultats qu'on pouvait en espérer.

On comprend dès lors que M. Dalbert se laisse entraîner à monter des pièces sans grande valeur littéraire, comme le *Régiment*, qui attirent d'abord le public spécial aimant ce genre de pièces et, par l'attrait de la curiosité, le public pour lequel la comédie et l'opérette ont surtout des charmes, de telle sorte qu'il arrive à faire — ce qu'il ne fait pas toujours avec *Miss Helyett* — salle comble. Il n'y a pas quoiqu'on en dise, de directeurs faisant de l'art pour l'art, un théâtre est une entreprise comme une autre, se soldant par des pertes ou des bénéfices, et la première préoccupation d'un directeur, doit être de faire honneur à ses affaires. Lorsqu'en les faisant il fait celle du public tenez pour certain qu'il est enchanté.

Pour en revenir à *Miss Helyett*, dont le succès ne faiblit pas, je constaterai que rarement pièce a été montée aux Célestins avec plus d'ensemble, bon nombre de rôles comme celui du pasteur protestant, rempli par M. Brouette, sont beaucoup mieux tenus ici qu'à Paris. M. Brouette, qui a appartenu autrefois au théâtre des Célestins, vient d'être engagé au théâtre Michel, à St-Petersbourg aux appointements de 30 mille francs par an.

C'est du Nord aujourd'hui que lui vient la fortune.

Mes compliments sincères. X...

### Pris au Piège

Dans la dernière moitié du seizième siècle, nos provinces de l'Ouest furent constamment le théâtre de luttes sanglantes entre catholiques et protestants.

Pour ne rappeler que les plus célèbres, les sièges de Saint-Lô, Vire, Avranches, Domfront sont restés dans la mémoire de tous comme un tissu d'horreurs et d'atrocités. Aucune loyauté dans les conventions; partout duplicité et trahison. Après la reddition du château de Domfront, malgré la parole donnée, le chef des Huguenots, Montgomery, fut chargé de chaînes, emmené à Paris, et, en flagrante violation de la foi jurée, décapité en place de Grève.

Nulle sûreté pour les personnes, aucune sécurité pour les biens. Les confiscations étaient à l'ordre du jour, les délations avaient beau jeu et un coup de main heureux vous mettait incontinent en possession des propriétés de l'adversaire. L'axiome cher à M. de Bismarck : La force prime le droit, régnait alors dans toute son horrible laideur.

Le comte Jean de l'Orberie, célibataire endurci, s'était marié tard. Dans les premiers temps de son union, en vain il attendit un héritier et il s'en lamentait fort. Il commençait à désespérer quand, au bout de six années, sa femme, Irène de Fontenay, en appuyant sa jolie tête sur son épaule, lui annonça en rougissant de plaisir que leurs espérances allaient bientôt devenir une réalité.

Hélas! la venue au monde de la petite Gabrielle coûta la vie à sa mère et le comte ne se consola jamais de la perte de sa femme. Certes, il eût désiré un fils pour perpétuer le nom, mais il reporta sur sa fille toute l'affection dont il avait entouré son épouse.

Joie et orgueil de son père, Gabrielle avait à peine dix ans, lorsque le comte sentant ses forces décroître et voyant sa fin approcher, songea sérieusement à protéger contre les terribles éventualités de l'avenir celle sur la tête de laquelle se concentrait désormais tout son espoir.

Ardent catholique, le comte de l'Orberie tenait en piètre estime son beau-frère, Arthur de Fontenay, à ses yeux renégat, pour avoir embrassé la religion Réformée. Ce Huguenot militant lui inspirait peu de confiance et il le voyait avec terreur désigné pour devenir le tuteur de Gabrielle.

Livré à ses amères réflexions, le comte se souvint un jour de l'existence d'une cousine, femme de grand mérite, alors supérieure des Dames Ursulines de Laval et il résolut de lui confier sa fille.

Il l'appela à son lit de mort, lui adressa ses dernières recommandations et lui remit son testament conçu en ces termes :

« Je prie ma cousine, madame la Supérieure du couvent des Ursulines, nouvellement fondé à Laval, de se charger d'élever et éduquer ma chère fille, Gabrielle de l'Orberie. Elle aura la libre administration de toute ma fortune et je la mets en mon lieu et place.

« Arrivée à sa majorité, je désire que ma fille se marie. A cette époque, ma cousine, ou si elle venait à mourir avant, la supérieure qui lui succéderait, remettra à la jeune épousée la part qu'elle voudra de ma succession. Elle conservera le reste pour la communauté à laquelle j'en fais le don.

« Ecrit de ma main 5 juillet 1582.

« Signé : Comte Jean de l'ORBERIE. »

Après la mort de son père, la petite Gabrielle fut emmenée à Laval, où elle fut l'objet de la sollicitude constante de sa cousine qui l'entourait de soins, l'aimait et la chérissait comme son enfant. Malheureusement, huit ans plus tard, la sainte femme s'endormi dans la paix du Seigneur et la jeune comtesse de l'Orberie passa sous la direction de la nouvelle supérieure.

Gabrielle devenait fort jolie fille et sa réputation de beauté s'étendait au loin; avec ses cheveux d'un blond superbe, ses grands yeux de pervenche, sa bouche petite et rouge comme une grenade entre-ouverte, elle était vraiment ravissante. Aussi les galants se montraient-ils pressés à lui plaire.

Sa majorité atteinte, pour se conformer aux desirs de son père, devenus pour elle des ordres, elle consentit à accueillir les hommages du baron de Passais, l'un des gentilshommes les plus en renom de la contrée. Très instruit, gentil garçon, de mœurs douces et paisibles, en maintes circonstances cependant le sire de Passais avait donné des preuves de sa bravoure et de sa vaillance. En plus de ces qualités, fervent catholique, il réalisait le type rêvé.

Leurs noces furent célébrées en grande pompe, toute la noblesse du pays y fut conviée et, peu à près, le baron emmena la jeune épousée avec lui en son manoir.

A quelque temps de là, pour régler les comptes de la fortune de sa femme, le baron retourna à Laval. Cette fortune, en effet, était considérable. Elle dépassait cent mille écus, somme énorme pour l'époque et serait repré-

sentée de nos jours par un chiffre quatre ou cinq fois plus élevé.

Dès les premiers mots que le mari en toucha à la supérieure du couvent, celle-ci l'arrêta net :

— En vertu du testament du comte de l'Orberie tout m'appartient; je donnerai simplement ce que je voudrai et dix mille écus me semble somme suffisante; ne comptez sur rien de plus.

Les subtils arguments du baron se brisèrent contre la résistance opiniâtre de la bonne mère, comme son appel à la loyauté et à la probité ne trouvèrent aucun écho dans le cœur de la vénérable dame.

On se quitta dans les plus mauvais termes et sur la menace de sire de Passais d'en recourir au jugement du Roi pour vider le différend.

— Rien de mieux, répondit la Supérieure; j'accepte sa juridiction suprême et me soumet volontiers à sa sentence.

Et sur ces mots elle congédia assez brusquement son interlocuteur.

Henri IV, dans toute sa gloire, venait d'accorder aux protestants l'Edit de Nantes et toutes les aspirations volaient vers lui. Après une série de désastres sans nombre, la France respirait et entrait dans l'ère des grandeurs et de la prospérité.

La supérieure des Dames Ursulines et le baron de Passais, mandés à Paris, se présentèrent au Louvre :

Le Roi de la Poule au pot les écouta avec bienveillance et grande attention. Chacun développa sa thèse et s'efforça de faire prévaloir ses moyens. Quand ils eurent cessé de parler, le Béarnais demanda communication du testament du comte de l'Orberie. L'ayant pris des mains de la Supérieure, il le parcourut des yeux, puis le lut lentement, à haute voix, en pesant mûrement les termes et se tournant vers la supérieure, lui dit :

— Madame, quelle somme offrez-vous au baron ?

— Dix mille écus, sire, n'est-ce pas un beau denier ?

— Certes. Et vous voulez pour vous le reste de la fortune ?

— Oui, sire, car c'est mon droit.

— Eh bien, la cause est entendue... D'après son testament, le comte de l'Orberie vous impose l'obligation de remettre à sa fille, après son mariage, la somme que vous voudrez... Or, vous venez vous-même de le déclarer, madame, vous voulez la totalité de la fortune sauf dix mille écus... Donc, seule, cette dernière somme vous appartient... Le surplus que vous voulez appartient à la jeune baronne... Ventresaint-gris! le texte du testament est clair et l'intention parfaitement manifestée... Nulle erreur possible... Du reste, tel est notre bon plaisir!...

Et riant dans sa barbe du bon tour joué, le Béarnais congédia les parties.

Il fallut bien s'exécuter. La Supérieure, s'inclinant devant la sentence royale, retint les dix milles écus, et, sans trop maugréer, remit au baron de Passais le surplus des biens de sa femme. Henri l'ATIN.

(Historique)

### SOCIÉTÉ DE TIR DE L'ARMÉE TERRITORIALE

SECTION D'ARTILLERIE

Dimanche 24 courant, à 7 heures et demie, au Grand-Camp, séance de tir réduit au canon. Ouverture d'un concours de pointage à la hausse et au niveau pour les sous-officiers et canonniers.

## PROMIS ET PROMISE

Ils avaient poussé l'un près de l'autre.

Lui, un fort et vigoureux paysan, si doux avec cela, elle, une gracieuse enfant et déjà accorte fille, jolie tout plein, sous son simple costume de paysanne, avec un linge grossier, mais si blanc, et son rire si frais qui partait en fusées à propos de tout, à propos de rien ; pourquoi ça qu'elle engendrerait la mélancolie ? L'avenir était si engageant, avec son cortège de durs labeurs, c'est vrai, mais de contentement aussi, car en peinant un brin, lui sobre et rangé comme il était courageux à l'ouvrage, elle, sage et enjouée, piocheuse aussi, ça irait tout seul, lorsque dans quelques années on ferait la soupe dans son propre poëlon et qu'on ne mangerait plus le pain et le fromage, avec la potée de cidre, chacun de son côté dans la maison des vieux.

Ça n'avait pas été long, allez ! Quand Jean-Pierre avait dit à Désirée : « Veux-tu être ma promise » ? c'est elle qui avait répondu vite : « J'veux ben ».

Dame, c'était entendu d'avance, et pourtant on ne s'était rien dit. Ils étaient bien jeunes nos amoureux et il fallait attendre.

Voilà le moment venu d'être soldat ; il faut partir ! Dieu sait si elle pleura, et lui qui faisait le courageux, il ne l'était guère, je vous assure.

— Allons, disaient les vieux, il reviendra ; le temps passe vite..... Oui pour les anciens, mais pour les jeunes, c'est bien long d'attendre des années !..... Voyons, courage, il t'écrira, faisait la mère de Désirée, et nous le reverrons encore plus vaillant qu'à c't'heure, ça forme un homme de servir, moi j'étais fière de la tournure martiale de ton père quand il est rentré du régiment. Y a pas de guerre, donc, rien à craindre.

Bien désolée, Désirée dit adieu à Jean-Pierre lorsqu'il s'en alla, mais son chagrin s'adoucit quand elle songea que le temps de la séparation passait comme le reste.

\* \*

Quelle joie ! le moment approche où le promis va revenir, son temps est fini !

Désirée qui, de gamine qu'elle était encore un peu lors du départ, est devenue une femme forte, dans sa souple sveltesse, compte les jours. Jean-Pierre va reprendre ses travaux d'antan ; et à bientôt les épousailles !

Il arrive enfin, la jeune fille a peine à le reconnaître ; c'est maintenant un gaillard qui n'a pas froid aux yeux. Il embrasse Désirée sur les deux joues que ça en résonne comme un coup de fouet ; puis la prenant par le bras et la faisant piouetter sur elle-même en clignant de l'œil, et en claquant sa langue :

— Bigre ! dit-il d'un air connaisseur.

Désirée est toute honteuse de ces manières-là. Est-ce qu'au régiment on lui aurait changé son Jean-Pierre ? Lui si doux, si tendre autrefois, il semble à la jeune fille qu'il ne l'aime plus de la même façon que jadis. Hélas ! elle qui s'était promis une si folle joie de le revoir, elle a envie de pleurer à présent !

Mais il faut que Jean-Pierre aille serrer la main aux anciens camarades, et il entraîne aussi au seul cabaret du village deux ou trois futurs conscrits imberbes, en l'honneur desquels il pose. Les stations devant la bouteille n'en finissent plus chez le père Trinquefort, et Jean-Pierre, que Désirée guette, sort émêché.

Cette fois, la jeune fille ne retient plus ses larmes : « O mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce que Jean-Pierre, durant la vie de garnison, se serait habitué à boire ? Non, non, c'est excusable une fois ; la joie de revoir le pays ! »

Ils sont courts maintenant les rendez-vous des amoureux. Jean-Pierre serre si singulièrement la taille de sa future qu'elle en est gênée ; son ami lui semble brutal, elle devient toute rouge quand il veut la prendre dans ses bras

pour l'embrasser et elle le repousse doucement : « Non, non, plus tard !... »

Enfin, c'est jour d'assemblée ; les jeunes gens viennent des environs ; on danse sous les arbres.

Où est Jean-Pierre ? — Encore là bas chez le père Trinquefort. La jeune fille est navrée ; elle voit son promis titubant, sortir avec des amis de chez le cabaretier, il arrête une grosse fille rougeaude qui passe, l'empoigne et lui claque un gros baiser sur le cou ; puis se redressant fièrement vers les camarades : « Hein, les autres, avez-vous entendu ? »

Désirée reste saisie, clouée sur place ; elle est pâle cette fois, blanche comme sa collette.

Jean-Pierre s'avance : — Eh ! ma promise, une danse à nous deux, dis ?

— Non fait sèchement Désirée.

— Comment, tu refuses, ma fille ? Tu sais, une fois mariés, faudra pas faire la pimbêche, ou sinon...

— Mariés ?... Jamais je ne serai ta femme ! Le Jean-Pierre que j'aimais est parti au régiment, mais il n'est pas revenu !

Et mettant son tablier sur ses yeux, la pauvre Désirée se sauve en sanglotant.

POTONIE-PIERRE.

## SOUS LES LILAS

Lorsque dans l'air lentement frissonne la brise  
Et qu'à notre âme monte un parfum qui nous grise,  
Viens ma charmante, allons tous deux rêver là-bas  
Sous les lilas.

Le printemps nous sourit ; aimons-nous bien ma belle  
D'un baiser je veux effleurer ta lèvre rebelle  
Et follement laisser l'amour guider nos pas  
Sous les lilas.

Quand tu lèves sur moi tes yeux noirs, ma Nérine  
Je sens dans tout mon être une ivresse divine ;  
Je voudrais te bercer, t'endormir dans mes bras  
Sous les lilas.

Mon désir le plus grand serait de toujours vivre,  
Mignonne, auprès de toi, dont le regard m'enivre,  
De te dire : je t'aime ! en l'avouant tout bas  
Sous les lilas.

Lorsque dans l'air lentement frissonne la brise,  
Et qu'à notre âme monte un parfum qui nous grise,  
Viens ma charmante, allons tous deux rêver là-bas  
Sous les lilas.

F. J...

## SANS DOT

— SUITE ET FIN —

— S'il y a quelqu'un ici de coupable envers vous, c'est moi, mon père, et sur votre fille doit retomber tout votre courroux... Trompée par des apparences fallacieuses et, disons le mot, guidée par l'amour que je ressens pour Pierre Lehuërou, trop facilement, je le confesse en toute humilité, j'ai affirmé devant le maire que je vous reconnaissais..., mais, aussi vrai que je vous dois la vie, en faisant cette déclaration, je n'étais mue par aucun sentiment de cupidité... Je vous le jure devant Dieu, et vous me savez incapable de prêter un faux serment... Ma mère n'est nullement coupable, et Pierre est innocent de tout... Daignez leur pardonner... S'il vous faut une victime, je suis prête et j'assume sur ma tête toutes les responsabilités... Je remets mon sort entre vos mains, mon père, ou plutôt notre sort, à mon enfant et à moi, car j'ai maintenant la certitude de vous faire revivre... Le pauvre petit être qui s'agit en mon sein devra-t-il, avant sa naissance, supporter le poids de l'acte inconsideré de sa mère ? Le priveriez-vous volontairement du nom de son père ? Vous n'avez pas donné votre consentement à notre mariage, c'est vrai, mais vous pouvez y acquiescer et l'irrégularité de l'acte disparaîtra.

Un combat violent se livrait dans l'âme du père Cloarec. Ses idées de basse rancune cédaient devant les larmes de sa fille, qu'il aimait à sa façon et dont il comprenait le bonheur à sa manière ; mais son instinct de vieil avare se révoltait à la pensée de savoir son gendre en possession d'une parcelle de son terrain.

Il eût peut-être résisté aux supplications de sa fille, mais l'aveu qu'elle venait de faire de sa grossesse, en touchant la fibre la plus délicate du cœur de l'aïeul, décida de la victoire.

Se tournant vers Lehuërou il lui dit :

— Renonceras-tu, bénévolement, par écrit et sans entamer de procès, à tous les droits de propriété sur les biens dont tu as cru un moment avoir la possession ?

— Oui.

— Tu ne me demanderas aucune dot pour le mariage de Jeanne ?

— Non.

— En ce cas, marché conclu et vous aurez mon consentement... Tope-là, ajouta-t-il en tendant la main à Lehuërou.

Celui-ci, un peu penaud, serra la main du bonhomme, dont l'œil gouailleur suivait avec attention les mouvements de son gendre.

Quand sa fille vint l'embrasser, non sans une pointe de malice, il lui dit :

— Maintenant que les affaires sont arrangées à la satisfaction générale, sois affectueuse pour ton mari et rends-le heureux... Après moi, vous aurez tout le bien... Mais, tu comprendras ce sentiment plus tard, quand tu marieras tes mioches, je ne pouvais, de mon vivant, me décider à m'en dessaisir... C'était plus fort que moi... J'ai donc bien fait d'aller en Beauce, n'est-ce pas ?

— Ne revenons pas là-dessus, mon père.

— Je te promets de ne jamais plus en causer.

Quand les époux furent partis pour regagner la maison de Pierre Lehuërou, Cloarec se frottant les mains d'un air guilleret et se tournant vers sa femme :

Eh !... Eh !... Comment trouves-tu que j'aie mené l'affaire ?... Assez bien, je pense... Nous restons avec notre bien, et notre fille est mariée... Double avantage et joli résultat de mon voyage à Chartres...

Comme la femme se taisait, il ajouta :

— Je te sais bon gré de ne pas m'avoir reconnu dans le noyé... Cela prouve ton amitié pour moi... Sois tranquille, on ne laissera pas mourir de faim les enfants... Mais je ne voudrais pas être dans leur dépendance... Viens m'embrasser...

HENRI DATIN.

## UN PRINCE ÉCRIVAIN

WILLIAM-CHARLES BONAPARTE WYSE

I

Si nous lisions dans les précis de littérature, qu'il fut jadis, — au temps de la reine Berthe et des jongleurs, — un noble étranger, descendant d'une famille impériale, habitant sous un autre ciel que le nôtre, s'exprimant dans un autre langage, mettant dans ce langage maternel ses intimités mélancoliques et ses angoisses d'âme, lisant les livres obscurs, s'enfonçant dans la *kabbale*, puis, tout-à-coup, un beau jour, s'éveillant poète heureux par l'effet du soleil provençal, et se faisant troubadour pour chanter les roses, les oliviers, le ciel bleu, les ruines bronzées, la joie et la lumière, — si ce miracle du soleil, si l'histoire de cet homme, de ce rare et fier esprit, nous était contée, nous aurions d'abord une curiosité un peu satisfaite, et puis, n'est-ce pas ? une puissante sympathie pour ce lyrique sincère et vrai. On parlerait de lui en Sorbonne ; quelques amoureux de la destruction systématique, quelques iconoclastes par pédantisme, quelques brouillons para-

(1) Hachette, 1886.

doxaux essaieraient de prouver, à coup de notes, que pareil prodige n'exista jamais, que c'est là légende et symbole; nous nous passionnions à cette lutte, et la véracité du premier dire une fois démontrée, ce serait une gloire de plus, — une très originale, très curieuse et très belle gloire.

Et bien! cet homme existe.

Il existe aujourd'hui, il respire comme nous, il n'est ni enterré, ni même malade, — et voilà qui lui enlèvera quelques admirateurs. Car nous avons l'étrange travers de relire les défunts et d'ignorer les vivants: il faudra bientôt, pour être étudié, produire d'abord un bon acte de décès. Pour une fois, voulez-vous? faisons exception à la règle; et laissez-moi vous parler, comme homme et comme écrivain, de William-Charles Bonaparte-Wyse.

## II

Le frère de Napoléon I<sup>er</sup>, Lucien, eut une fille, qui fut la princesse Lœtitia Bonaparte. La princesse Lœtitia Bonaparte épousa sir Thomas Wyse. Leurs cinq enfants furent Napoléon-Alfred, connu pour ses études sur la généalogie et le blason; William-Charles, dont nous nous occupons aujourd'hui; M<sup>me</sup> de Rute, l'aimable et toute charmante directrice de la *Nouvelle Revue Internationale*; Lucien-Napoléon, le concessionnaire du canal de Panama, et l'auteur d'un grand ouvrage à ce sujet (1); enfin Adeline, qui épousa le célèbre général Tûr. Toute cette famille des Bonaparte-Wyse a brillé dans les sciences ou les lettres; William-Charles aura été le poète de la famille, et un poète tout d'instinct, un poète au sens élevé, large et profond du mot.

Ici nous devons, — et pour le plus grand plaisir du lecteur, — passer parole au meilleur biographe du « félibre irlandais », à M. Frédéric Donnadiéu.

« William Bonaparte fut livré de bonne heure aux soins d'une belle-tante, qui fut pour lui, pis qu'une marâtre... »

Il passa par plusieurs colléges, connu ainsi presque toute l'Angleterre, la Hollande, les bords du Rhin; il y fit beaucoup de farces, et nous en savons une, — l'histoire du troupeau de moutons transporté au sommet de la maison! — qui a bien pu inspirer à Daudet sa *Mule du Pape*. Tout en contrastes, impressionnable à l'excès, mélancolique ou fou, Charles-William avait déjà conçu pour la poésie une « passion effrénée ». Il avait lu tour à tour Moore, Southey, Shelles, Coleridge, et surtout Byron, ce Byron sardonique et fougueux, dont l'exemple et l'âme ont si profondément remué les générations. Je me le figure penché sur le livre, buvant cette âcre et noire liqueur de misanthropie, se gonflant d'indignations imaginaires, souffrant enfin, — car on en souffre, de ces tristesses d'emprunt, de ces tristesses apprises, qui vous assombrissent les plus claires et chaudes années de la vie. Il avait des ambitions, des sursauts, des accabllements, des élans fiévreux, — tout ce que nous avons senti, de quatorze à dix-huit ans, après avoir dévoré Musset, et cru aux irrésistibles vocations. Il se souvient d'une poésie: *La Mort de Byron*, qui fut lue « le grand jour académique », et, ajoute M. Donnadiéu, « avec une émotion presque pénible ». Il se rappelle aussi une pièce de vers allemands, qu'on l'avait chargé de composer pour une réception du duc de Bordeaux, et qui, venant d'un petit-neveu de Napoléon, devait être piquante! C'étaient là les scories de ce jeune esprit, c'était la lave coulante de cette âme: et ce n'est pas, à mon sens, la moins intéressante, la moins romanesque et attachante période de cette vie.

Cependant les années passaient, dans la monotonie des études, dans l'existence un peu claustrale, avec tous ces transports et ces affaissements successifs. Les dix-huit ans avaient sonné. Il fallait regagner la maison paternelle, — ce « manoir of St-Johns », en Irlande, près de Waterford, — et y rester sous la surveillance de la belle-tante acariâtre. Pas d'autre distraction que la lecture: notre adolescent lut

tout, tout à la fois, tout pêle-mêle, avant de partir pour ces « lacs anglais », ces admirables lacs qui ont donné leur nom à toute une école littéraire, et auprès desquels il connut le fils du poète Coleridge.

Arrive 1848, l'année des révolutions; ce fut surtout celle des malheurs de famille. Après un court séjour à Paris, Charles-William regagna son Irlande verte, calme et triste; il y travailla beaucoup, y traduisit Lycophron en anglais, et finit par s'éprendre des sciences occultes. Ici encore, la biographie devient intéressante, et touche à la psychologie.

Voilà donc notre jeune homme en train de lire Del Rio, et Sprenger, et le conseiller Bodin, et de Lancre. Il en rit un peu, — pas trop! — et, tout en se plaisantant lui-même, demi-sceptique, demi-croyant, partagé entre ces deux courants qui ont rempli son existence et fait sa personnalité littéraire, il traduit le ridicule traité du démonomanie Wier: *La Nomenclature des Diables*. Se doutait-il, alors, que nous aurions, huit ou neuf ans avant le vingtième siècle, toute une école de sciences occultes? Tant il est vrai que, par tous les temps, malgré les Expositions, le téléphone, malgré Edison et les positivistes, l'âme malade s'éprendra d'inconnu, et battra des ailes dans ces ténèbres qui l'attirent.

Tout a pu changer; l'architecture, les dogmes, les modes, les ridicules même, tout évolue et se transforme: les curiosités et les angoisses de l'esprit humain n'ont jamais varié. Seulement, à nos époques pratiques, quelques rêveurs seuls vont jusqu'au fond de ces curiosités, jusqu'au « pourquoi » de ces angoisses; c'est par les détraqués seuls, par les exagérés, par les êtres d'exception, par les poètes enfin, que l'âme humaine continue à penser, à souffrir, à chercher, à s'éffrayer, à s'égarer, à tenter les problèmes éternels, et, somme toute, à affirmer qu'elle vit.

Mais laissons là ces théories d'ensemble, et revenons à notre poète.

Nous l'avons laissé traduisant un traité des sciences occultes, évoquant les démons et y croyant un peu. Nous le retrouvons en 1854, parcourant l'Ecosse à pied, puis poussant jusqu'à l'*ultima Thule* des anciens. Il va même jusqu'aux îles Feroë, jusqu'à l'Islande: et c'est ainsi que peu à peu, par ces voyages sous des cieux divers, par ces vagabondages, de « coup de tête » en rêverie mélancolique, de fantaisie en lecture, d'heure en heure, se sera formé ce caractère.

Tel il est en 1851, tel il sera désormais. Il y a deux hommes en lui: le poète fantasque, aventureux, ami du nouveau, épris de mouvement et d'imprévu, — celui qui, un beau jour, deviendra libre pour dire son adoration au soleil et à la gaité: l'élégiaque un peu Byronien, à qui plaisent les ciels brumeux, qui goûte la littérature allemande, s'abreuve d'idéal, et écrit en vers anglais.

Le premier aime Aristophane à la passion; il adore Rabelais, et vient en Touraine exprès pour l'étudier sur place, comme, sur place aussi, sur les gradins du théâtre Bacchus, il a lu les *Nuées* et les *Guêpes*; celui-là chérit aussi Anacréon et Catulle, et l'étincelante verve de Théophile Gautier, et Villon, et Mathurin Régnier, et Parny, et tous les écrivains, grecs ou français, qui ont célébré le baiser, le rire, l'indépendance, la floraison et la santé de l'esprit. Celui-là n'est pas seulement lecteur, il est encore bibliophile; il se plaît à toucher le blancheur, le velouté des beaux livres; esprit net et franc, il ne redoute pas les classifications, et nous dit lui-même, comme Gautier, sa tendresse pour les dictionnaires, son indulgence pour les préfaces et pour les résumés; celui-là, enfin, est naïf, pétulant, joyeux comme un Méridional, grand pourlècheur d'épigrammes, artiste en plaisanteries, artiste de verve et de joie.

(A suivre.)

Ch. FUSTER.

A LA  
**GRANDE  
MAISON**  
SUCCURSALE  
DE  
**LYON**  
4, Place des Jacobins  
(ENTRÉE SOUS LA VÉRANDA)

## HABILLEMENTS

CHAPELLERIE, LINGERIE

BONNETERIE

pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants.

## VÊTEMENTS SUR MESURE

MÉDAILLE D'OR

Paris 1889

LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE



**CRÈME SIMON**  
Le Cold Cream  
par excellence et sans rival  
**GUÉRIT**  
Gerçures, Rougeurs  
et toutes les  
Affections légères  
de la peau  
Se défier des nombreuses imitations  
EN VENTE PARTOUT

## C. VILLE

TEINTURIER-DÉGRAISSEUR

34, Rue Tupin, près la Rue de la République

Ci-devant 30, Rue Grenette.

Blanchissage et Apprêt à neuf de **RIDEAUX** en tulle, mousseline, guipures, application (blancs ou couleurs) de **flanellen, housses, couvertures**, etc.

Nettoyage, ravivage et teinture d'**AMEUBLEMENT**, Tapis, Rideaux et Velours. Teinture à neuf de Robes de soie.

Maison faisant tout son travail elle-même.

## POSTICHES

INVISIBLES ET HYGIÉNIQUES

POUR CALVITIE PARTIELLE OU TOTALE

pour Dames et pour Hommes

Si vos cheveux tombent, faites-vous laver la tête à la **Saponine** et au séchoir instantané.

M<sup>on</sup> Auguste **ARNAL**

37, Rue Centrale, LYON

**CASINO DES ARTS**

Semaine de clôture, telle est la phrase en vedette sur l'affiche du Casino. Et cependant la direction n'a pas craint pour ces derniers jours de monter différentes nouveautés : *Les Deux Omar*, folichonnerie assez réussie, assaisonnée de gracieuse musique due à notre compatriote Bernicat.

*Les Cadets de Gascogne*, autre opérette bouffe, enlevée avec une verve endiablée par Vaast, Mey et Buislay, et gentiment interprétée par M<sup>me</sup> Rhéa Mey.

Hier encore a eu lieu la première de *l'Enfant du chemin de fer*.

**SCALA-BOUFFES**

La saison touche à sa fin et pourtant le succès de la salle va toujours grandissant. La chaleur ne ralenti pas les amateurs qui viennent en foule applaudir les nouveautés qui se succèdent sans interruption. En ce moment, les gymnasiarques Brothers-Edwards, les Harry-Armand et Bianchetti de la Scala de Milan, sont les numéros à sensation.

La troupe ordinaire, MM. Raiter, Edgard, Lejal, Darville et M<sup>mes</sup> Edgard, Thilwa, Moréteau, qui a si vaillamment rempli sa tâche pendant toute la saison, semble se surpasser encore ces derniers jours. Enfin, il est probable que l'an prochain plusieurs de ces artistes nous reviendront, et c'est avec plaisir que nous irons saluer leur rentrée.

**THÉÂTRE PIÉTRO-GALLICI**

Côté Rhône — Cours du Midi — Perrache.

Spectacle nouveau. — Très prochainement clôture. — Dimanche 24 mai deux grandes représentations : à 3 heures brillante fête de famille, à 8 h. 1/2 du soir grand festival magique.

M. J. Courdil prépare un recueil de poésies pour les enfants. Voici une de ces jolies compositions.

**VIOLETTE**

Je suis l'humble violette  
Qu'abrite un brin de gazon ;  
A la première saison  
J'ouvre ma coupe inquiète :  
— Sur mes lèvres de satin,  
Tombent les pleurs du matin !

Toujours timide et sereine,  
Je vis loin de tous les yeux ;  
Je ne vois qu'un coin des cieux ;  
La brise m'effleure à peine ;  
— Mais je ris quand du soleil  
Me vient un rayon vermeil.

Je n'ai ni l'éclat des roses,  
Ni la pureté des lys ;  
Sous le regard je pâlis,  
Rêvant à de douces choses :  
— Heureuse si mon odeur  
Pénétrait dans chaque cœur !

J. COURDIL.

**REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE**

Les dispositions du marché ont été bien plus favorables et la cote a fait preuve d'une certaine fermeté.

Le 3 0/0 passe de 92 95 à 93 10; le 3 0/0 nouveau de 91 45 à 91 57; l'Amortissable est en reprise de 10<sup>e</sup> à 93 40 et le 4 1/2 de 15<sup>e</sup> à 104 05.

Le Crédit foncier s'établit à 1,245; la Banque de Paris est demandée à 783 75 en hausse de 3 75 sur hier. Le Crédit lyonnais s'est négocié

à 760 et 761 25; le Crédit mobilier a vivement repris à 372 50; la Société générale est ferme à 475.

On demande le Suèz à 4,642 50.

L'Italien s'est avancé de 91 55 à 91 90; à ce propos on lit dans l'*Opinione* « Nous pouvons assurer que le Trésor Italien ne songe, quant à présent, à faire aucune émission soit de rente, soit d'obligations, et que la loi sur les constructions de chemins de fer que vient d'annoncer le ministre du Trésor ramènera au maximum de 50 millions le chiffre des constructions annuelles et que par conséquent il n'y aura pas de ce chef de besoins plus importants. »

Cette somme, du reste pourra être trouvée à l'intérieur en faisant appel à l'épargne nationale et sans avoir recours à l'étranger. Il est même permis d'espérer qu'on pourra trouver une combinaison qui permettra de ne pas avoir recours à l'émission de titres d'Etat pour couvrir ces dépenses de construction ainsi réduites. »

Les autres rentes étrangères ont également progressé.

**LE MONDE ILLUSTRÉ**

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE. — Courrier de Paris, par P. Véron. — Silhouettes centenaires, par G. Lenôtre. — Nos gravures. — Le Moulin de Lambres, nouvelle, par Pont-Sevrez. — A travers la Science, par Emile Gauthier. — Le Salon de 1891, par Olivier Merson. — Théâtres, par Hippolyte Lemaire. — Chronique du Sport, par Archiduc. — Bibliographie. — Serge, par Abel Hermant. — Echees, par S. Rosenthal. — Récréations. — Rébus.

GRAVURES. — Comédie-Française : Grise-lidis. — Bruxelles : Grand meeting en plein air, à la maison du Peuple, le 13 mai; Echauffourée du 16 mai à la Grand'Place. — Le tzarewich. — Les funérailles du grand-duc Nicolas à Saint-Petersbourg. — Le voyage du président de la République. — Dans la mer des Indes : Le matin à bord d'un paquebot. — Beaux-Arts : L'enfant au chat. — Les lions à l'Hippodrome. — Les travaux du chemin de fer de Sceaux. — Tunisie : Inauguration du monument élevé à Kairouan. — Serge, par Tofani. — Echees.

**REVUE DU LYONNAIS**

N<sup>o</sup> 63. — Avril 1891

**SOMMAIRE**

Chazay-d'Azergues en Lyonnais, par Pagani. Un épisode lyonnais de la fin de la guerre de Cent ans, par René Mouterde. — Les temples et les cimetières des Protestants à Lyon, du xv<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle, par Natalis Rondot. — Le registre de la municipalité de Savigny pendant la Révolution, par Alexandre Poidebard. — Promenade au Salon de Bellecour, par M<sup>me</sup> Simonne de Labeffe. — Sociétés savantes. — Chronique d'avril 1891.

**LA REVUE POUR TOUS**

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50; un an, 12 fr.

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

**AGRANDISSEMENT**

DE LA

**RUBANNERIE de St-Etienne**

MAISON ARNAL

LYON - rue Centrale, 52 - LYON

Grand Choix de

**CHAPEAUX** haute nouveauté

MODÈLES INÉDITS POUR LA SAISON AUX PRIX DU GROS

Soierie fantaisie et haute nouveauté

**Pulvérisateur L'ÉCLAIR**

Contre Mildiou et Maladie des Pommes de terre



**VERMOREL**

Constructeur breveté s. g. d. g.

VILLEFRANCHE (Rhône)

333 Premiers Prix

Or, Vermeil, etc.

Croix du Mérite agricole

Eclair n<sup>o</sup> 1, 40 fr. — Eclair, n<sup>o</sup> 2, 30 fr.

« LA TORPILLE »

Soufreuse à grand travail, 28 fr.

DONREBO, soufflet..... 40 fr.

PULVÉRISATEUR A TRACTION

Pulvérisateurs spéciaux pour les Arbres  
Matériel viticole complet. (Demander Catalogue)

**AUX SOURDS**

Une personne guérie de 23 années de surdité et de bruits d'oreilles par un remède simple en enverra gratis la description à quiconque en fera la demande à NICHOLSON, 21, Bedford Square, Londres, W. O.

**GRATIS**

Si vous souffrez de quelque mal ou maladie je vous enverrai gratuitement une prescription pour vous guérir. — DR. MOUNTAIN, Ltd. Imperial Mansions, Oxford Street, Londres, W.

**Bougie du Jockey-Club**

DOUBLE PRESSION, EXTRA SUPÉRIEURE

Ne laissant en l'éteignant ni odeur ni fumée



La meilleure de toutes les Bougies

A. AUGIER, F. DUMORTIER, successeur

9, rue de la Plâtière, Lyon

Spécialité de Clerges de 1<sup>re</sup> Communion

**POSTICHES**

MESURES A PRENDRE

1<sup>o</sup> Tour de tête, 4<sup>o</sup> D'une oreille à l'autre par le sommet de la tête;  
2<sup>o</sup> Du front à la nuque; 5<sup>o</sup> D'une tempe à l'autre par le derrière de la tête;  
3<sup>o</sup> D'une oreille à l'autre par le front.

SPÉCIALITÉ POUR DAMES

Perruques, Cache-Folies, Tours, Nattes, Chignons, etc.

**Maison ROUSTAN**

LYON, rue de l'Hôtel-de-Ville, 63, au 1<sup>er</sup>

PRIX MODÉRÉS

20 ANNÉES DE SUCCÈS par les  
**PILULES**  
LAXATIVES ET PURGATIVES

**H. BOSREDON d'ORLÉANS**

Ces **PILULES DÉPURATIVES VÉGÉTALES** purgent sans interrompre les occupations, dissolvent la Constipation, les maux de tête (Migraine), les embarras de l'estomac, du foie et des intestins. Très faciles à prendre, elles sont certainement les plus efficaces.  
B<sup>te</sup> 80 Pil. 3'50 ; 1/2 B<sup>te</sup> 40 Pil. 2'. Codex 609 n.  
**ÉVITEZ LES CONTREFAÇONS**  
Le nom H. BOSREDON est gravé sur chaque Pilule.  
PARIS, Pharmacie GIGON, 7, Rue Coq-Héron  
T<sup>tes</sup> Pharmacies et à Orléans H. Bosredon dépositaire unique.

**MALADIES DES FEMMES**

Complètement guéries par M<sup>me</sup> CHRETIEN  
D<sup>e</sup> de la Faculté de Paris

**ANALYSES DES URINES**

33, rue St-Joseph, LYON  
de 1 à 4 heures

**LE COURRIER**  
DES **MODES**  
PARISIENNES

12 pages - 15 centimes

plus complet que les journaux à 25 cent.  
publie chaque samedi 50 modèles  
élégants et pratiques de robes,  
manteaux, chapeaux, costumes  
d'enfants, ouvrages, etc., avec  
explications et patrons découpés.  
Feuilletons, Causerie médicale  
p<sup>r</sup> M<sup>me</sup> le D<sup>r</sup> BERTILLON. Etude :

**QUE FERONS-NOUS**  
**DE NOS FILLES?**

décrivant toutes les professions  
et métiers pouvant être exercés  
par des femmes. Nombreuses  
primés. Chez tous les libraires.

ABONNEMENTS D'ESSAI  
Pour 3 mois (156 pages), le journal  
simple: 2' 50. Avec chaque fois une  
gravure coloriée, 3 mois: 5'. Pour  
s'abonner, envoyer mandat-poste ou  
timbres aux Editeurs: IMANG & C<sup>ie</sup>,  
31, RUE DE VERNUIL, PARIS

**RICHARD-WAGNER**  
LE  
**VAISSEAU FANTÔME**

OPÉRA EN TROIS ACTES

Grande partition et parties d'orchestre

MISE EN SCÈNE, DESSINS DES DÉCORS ET COSTUMES

Partition Chant et Piano, traduction française de CH. NUTTER, in-8°. . . . . Net. 15 »  
Partition pour Piano à deux mains, in-8° . . . . . Net. 40 »  
Partition pour Piano à quatre mains, in-4° . . . . . Net. 25 »

**MORCEAUX DE CHANTS SÉPARÉS**

Piano seul

Cramer (H.), Fantaisie facile . . . . . 4 »	Wollenhaupt, Op. 67. Paraphrase sur le
Liszt (Fr.), Chœur des Fileuses. . . . . 6 »	chœur des Fileuses. . . . . 7 50
Neustedt (Ch.), Op. 90. Fantaisie-transcrip. 6 »	Wagner (R.), Ouverture. . . . . 9 »

**Quatre mains et deux Pianos**

Wagner (R.), Ouverture à 4 mains. . . . . 12 »	Wolff (Ed.), Grand duo à 4 mains. . . . . 9 »
— Chœur des Fileuses à quatre	Wagner (R.), Chœur des Fileuses, 2 pianos
mains . . . . . 7 50	à 4 mains. . . . . Net 4 »

**Piano et Instruments divers**

Léonard et Grégoir, Duo, piano et violon. 12 »	Lalliet (Th.), Cavatine, clarinette et piano. 4 »
Rabaud (H.), Cavatine, violoncelle et piano. 4 »	— Cavatine, hautbois et piano. 4 »
Lefort (A.), Cavatine, violon et piano. . . . . 4 »	— Cavatine, basson et piano. . . . . 4 »

Paris — **DURAND & SCHÖNEWERK**, Éditeurs  
4, Place de la Madeleine, 4

**AVIS AUX FUMEURS**  
**Camphorated Chalk de Dalpiaz**  
Ph<sup>en</sup>, 275, Rue St-Honoré, PARIS  
Dentifrice anti-acide, purifie l'haleine,  
conserve aux dents leur santé et leur  
blancheur, les preserve de la carie, empêche  
la formation du tartre cause de l'altération  
des gencives et du dechaussement des dents.  
1 fr. 50 le Flacon franco contre mandat ou timbres.

**CHAMPAGNE**  
DU  
**MARQUISAT**

Grande Médaille à l'Exposition 1889

**Isidore FRANÇON**  
82, rue des Capucins, REIMS  
DÉPOT : 19, Quai de Serin, LYON

**LA MODE FRANÇAISE**

67, rue de Grenelle, Paris.



Le Journal la **MODE FRANÇAISE** est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La **MODE FRANÇAISE** paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs ; la deuxième à 16 francs ; la troisième à 18 francs ; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.  
Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

**LA FRANCE MODERNE**

Littérature, Sciences et Arts contemporains.

2<sup>e</sup> Année. — Rédacteur en chef, Jean LOMBARD

**PARIS-MARSEILLE**

La *France Moderne* paraît tous les quinze jours, le jeudi, en grand format, sur papier teinté. Articles de critique littéraire et artistique. Poésies, nouvelles, biographies, théâtres, etc., etc.

Une place importante est faite aux *Jeunes*. Par la largeur de son programme, la vitalité de sa rédaction qui s'accroît incessamment, et l'extension que ses fondateurs lui impriment, la *France Moderne* est une des meilleures feuilles littéraires artistiques qui comptent actuellement.

Un numéro d'essai est envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande.

Abonnements : 6 fr. par an ; 3 fr. pour six mois. — Le numéro : 10 centimes.

Bureaux : Boulevard du Nord, 15, à Marseille

# TISSUS NOUVEAUTÉS

LINGE, DRAPS DE LIT, RIDEAUX, TAPIS ETC.

à Vendre à Vil Prix!

Par suite de Liquidation et de Cessation de Commerce des grands Magasins de Nouveautés

## VILLE DE LYON

LYON — Placé des Terreaux, rue St-Pierre, rue Constantine, rue Luizerne. — LYON

UN LOT QUI FERA SENSATION

**6.000** MÈTRES **ARMURE PÉKIN** pure laine, long. près de 1<sup>m</sup>, pour jolis costumes, nuances mode telles que beige, gris perle, électrique, hussard, bleu marine, grenat, loutre etc., etc.

Ces pièces que nous avons refusées au fabricant, par suite de quelques défauts, sont vendues pour son compte au prix incroyable, le mètre, de...

**70** C

Le plus beau tissu de la saison!

**VOILE** pure laine d'Alsace, impressions riches, Pompadour et fond couleur, tissu infroissable léger et très élégant, d'une val. de 2 f. 50 et 2 f. 75, v. le m **1 25**

**DRAPS DE LIT OURLÉS A JOURS**

Toile blanche fine et forte, pour lit d'une personne, ces draps ont 3 m. de long sur 1<sup>m</sup> 60 de large, vendus le drap... **6 50**

**Salins** d'Alsace, dispositions nouvelles, qualité extra, pour jolis costumes, le mètre vendu au lieu de 2 fr. .... **» 95**

**Jerseys** noirs pour dames, façon tailleur, sortes vendues partout 11 et 15 fr. donnés à..... **5 90**

**Visites** noires, tissu armure, très belles garnitures, valeur 25 francs..... **8 90**

**Visites** soie, garnies dentelles et passementeries, valent 50 fr., expertisées..... **12 50**

**Corsets** coutil Evreux, garnis véritables baleines, éventailés soie, donnés pour rien..... **2 95**

**CHEMISES CAMISOLES PANTALONS JUPONS** pour dames, en beau shirting, garnis de dentelles genre crochet, le dernier mot du bon march., la p. **1 25**

**Un lot** très belle lingerie, se composant de Chemises, Camisoles, Pantalons festonnés à la main ou garnis de broderies fines, prix unique..... **3 45**

**Nattes** de Chine, pour devant de toilette, vendues au prix incroyable de..... **» 65**

**Tapis de table** satin, franges nouées, jolis dessins, d'une valeur de 5 francs..... **2 25**

**Tapis de table** brochés, qualité extra, d'une valeur de 20 francs donnés à..... **4 90**

**Carpettes** dessins Smyrne ou fleurs, longueur 2 mètres largeur 1 m. 60, prix incroyable..... **5 50**

**Carpettes** moquette point de tapisserie, dessins Persans, fleurs, Smyrne, 2<sup>m</sup> + 1<sup>m</sup> 40, prix sans précédent **11 75**

**Carpettes** moquette, velours riches, dessin Louis XIII etc., 2 m. + 1 m. 35, valant 45 fr..... **15 50**

**Grands draps** de maitres, ourlés à jours, pour gr. lit à 2 places, d'une valeur de 38 fr. la paire vendus le drap..... **8 90**

**Draps de lit** toile fine et forte, lessivée, longueur 3 m., le drap..... **3 90**

**Torchons** pur fil, tout ourlés, longueur 85 centimètres, la douzaine..... **3 95**

**Dessus d'Edredons** guipure bordés et festonnés, vendus pour rien..... **» 95**

**Toile** pur fil lessivée fines et forte, pour draps et chemises d'une valeur de 1 f. 25, le mètre..... **» 60**

**Toile** chanvre jaune pur fil, largeur 1 m., pour bons et beaux draps, se vendait le mètre 2 fr., expertisée... **» 70**

**Parapluie** soie sergée, manche ivoire sculpté, ébène ou olivier naturel, d'une valeur de 12 fr, le paraplu. **4 65**

**En-Cas** soie très belle qualité, nuances mode..... **3 90**

**Oreillers** plume vive, enveloppe coutil..... **2 95**

**Traversins** plume vive enveloppe coutil..... **3 90**

**Matelas** laine de pays, capitonnés, recouverts coutil belge belle qualité..... **13 50**

**Sommiers** élastiques à bourrelets protecteurs, vendus au lieu de 30 francs..... **14 75**

**Guipure** pour jolis rideaux, qualité garantie au lavage, le mètre..... **» 25**

**Rideaux** guipure, haut 2 m. 50, encadrés, festonnés, la paire..... **1 95**

**Vitreaux** mousseline pour rideaux, le mètre au lieu de 1 fr. 25..... **» 45**

**Gaze brochée** couleurs fond noir, rideaux à la mode, le mètre..... **» 45**

**Chemises** pour hommes en très belle cretonne de couleur genre fort, toutes les coutures sont faites à la main, d'une valeur de 3 f. 50..... **1 95**

UN LOT VENDU POUR RIEN

**2.000 Mètres GUIPURE**

pour rideaux, bordée et festonnée, qualité garantie au lavage, prix sans précédent, le mètre..... **20<sup>c</sup>**

Clichés-Annonces B. DELAYE, 8, rue Henri IV

**CH. FAY, Inventeur**

9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

# VELOUTINE

**CH. FAY, Inventeur**

9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

**WÉFIER des IMITATIONS ET CONTREFAÇONS.**

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau

Adhérente et invisible, elle donne au Teint une Beauté et une fraîcheur naturelles.

**EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants**